

ZONES MÉMOIRES

**AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]**

Édité par Samuel Verdan



MEMORIA ET HISTORIA

TOME 1

Impressum

Soutiens :

Collège des Humanités de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL)
Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud (SLAS) de
l'Université de Lausanne

Traductions : Natasa Simic (chap. 4 et 6), Aleksandra Svinina (chap. 11 et 17),
Alexandre Yourassoff (chap. 8)

Relecture : Anne Kenzelmann Pfyffer

Mise en page : Thierry Theurillat

Images de couverture : l'isolateur disciplinaire du camp 93 de Chtchoutchi, 1988 et 2019

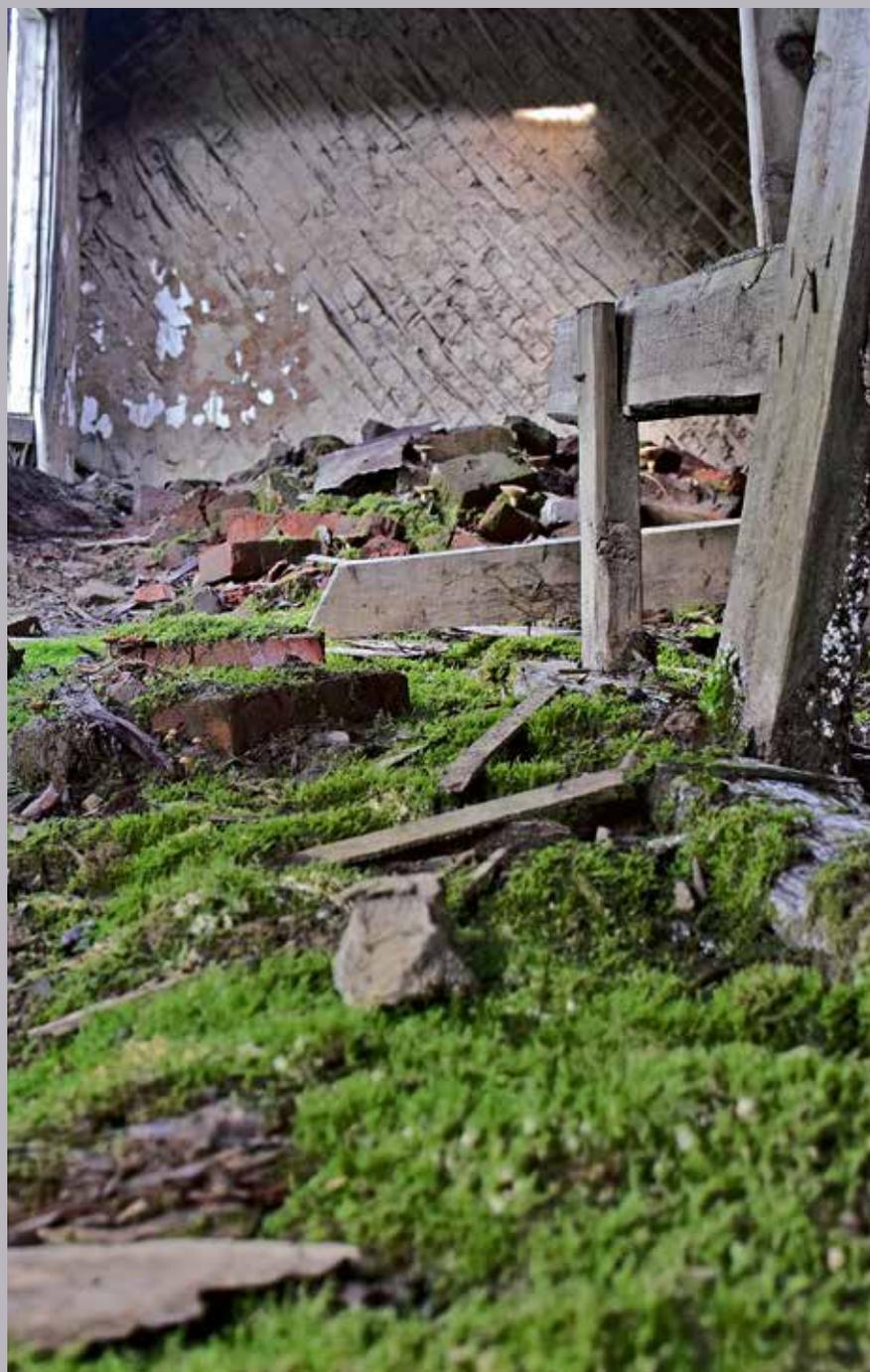
© 2021, Section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud de l'Université
de Lausanne & Institut de la culture régionale et des études littéraires Franciszek
Karpinski, Lausanne & Siedlce

ISBN 978-83-66597-21-1

ZONES MÉMOIRES
AUTOUR D'UN CAMP DU GOULAG
[VOIE FERRÉE 501/503]

édité par
Samuel Verdan

avec la collaboration de
Jérôme André, Anastasia de la Fortelle,
Estelle Gapp, Éric Hoesli, Charmilie Nault



15. RÉFLEXIONS SUR L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE D'UN CAMP DU GOULAG

Jérôme André

Le tracé du futur axe ferroviaire dont la réalisation doit commencer dès 2620 a conduit à mener une opération d'archéologie préventive à la suite de sondages positifs au lieu-dit « Chtchoutchi ». La fouille a mis au jour plusieurs structures en creux, correspondant à huit bâtiments au moins. Ces simples taches sombres fouillées par les archéologues dans le terrain sableux de la région sont les seules traces d'une série de bâtisses en bois. L'étude des quelques restes architecturaux permet de dater la construction de cet ensemble dans la première moitié du 20^e siècle. Cependant des incertitudes demeurent, puisqu'une partie des artefacts, notamment des résidus plastiques et métalliques, ne coïncident pas avec la datation architecturale et indiquent que le site a été au moins fréquenté jusqu'au début du 21^e siècle. La poursuite des analyses permettra d'affiner les datations et d'en apprendre plus sur la fonction de ces espaces. Les chercheurs espèrent que ces découvertes éclaireront d'un jour nouveau l'occupation humaine dans la région, dont on estimait jusqu'à peu qu'elle était presque inexistante au cours du 20^e siècle.

Tel pourrait être le compte rendu d'une hypothétique fouille du camp de Chtchoutchi par des archéologues du futur (inspiré par Flutsch 2002). Cet exercice de style, certes utopique, s'avère fécond puisqu'il invite à considérer notre objet d'étude dans le temps long, celui des vestiges matériels, et qu'il oblige à envisager et à observer le camp de Chtchoutchi comme un site archéologique, ce qui ne va pas de soi aujourd'hui. En effet, peut-on déjà le définir comme tel ? En d'autres termes, est-ce que ces constructions des années 1950 peuvent recevoir le qualificatif d'« archéologique » ? La réponse apportée à cette question liminaire n'est pas dénuée d'importance pour légitimer le choix de l'approche archéologique adoptée ici. Il faut dès lors comparer les vestiges de Chtchoutchi dans leur état actuel avec la définition d'un site archéologique.

Le camp de Chtchoutchi : un site archéologique ?

La controverse portant sur la définition de l'« archéologie » d'un site ou d'un objet, débat qui serait purement théorique et dénué d'intérêt s'il ne questionnait pas dans le même temps la singularité de l'archéologie, est loin d'être apaisée. Aussi s'agira-t-il ici de proposer une réponse ponctuelle¹. Une définition tirée d'un manuel définit un site archéologique comme le « lieu d'enfouissement ou d'engloutissement des vestiges matériels que les archéologues peuvent trouver et exploiter » (Lehöerff 2002, p. 41). Malgré son caractère partiel — qu'en est-il de l'archéologie du bâti ? — cette définition correspond-elle au site de Chtchoutchi tel qu'il se présente aujourd'hui ? Dans son état actuel (voir les descriptions proposées dans les chapitres 5, 10 et 14), il est bien composé de vestiges, soit des *restes plus ou moins reconnaissables de monuments ou d'une activité humaine*, en l'occurrence ceux du camp 93 et des activités de ses occupants (fig. 1). En revanche, ces vestiges matériels ne sont que partiellement enfouis. La sédimentation n'est de loin pas complète. Cependant, le processus taphonomique, c'est à dire l'enfouissement progressif, est déjà engagé, et ce de plusieurs manières que nous analyserons plus loin. Dès lors, en tant qu'ensemble de vestiges en train d'être d'ensevelis, on peut dire de Chtchoutchi qu'il est un site archéologique en cours de formation.



Fig. 1. Vue générale d'une baraque du camp 93 (B4)².

En poursuivant ce raisonnement, tout objet, structure ou bâtiment, même récent, peut être vu comme un fait archéologique en puissance, qui le devient réellement au moment de sa découverte.

Devrait-on s'abstenir d'étudier un tel site au prétexte qu'il ne correspond pas encore entièrement à la définition d'un site archéologique ? Nous estimons que c'est tout le contraire. En effet, cela offre plusieurs pistes de réflexion. Tout d'abord, cela permet de documenter certains éléments fragiles des vestiges (voir chapitre 10), avant que le processus d'enfouissement ne les endommage ou ne les détruise complètement. En outre, la situation donne l'occasion, relativement rare pour l'archéologue, d'étudier la création même de son objet d'étude habituel. Enfin, l'existence de documents d'archives, de témoignages, ainsi que la comparaison avec d'autres sources historiques, permettent de restituer l'état du site lors de sa phase d'utilisation. Il est ainsi possible de comparer l'état initial du site et son état actuel.

Un site dépouillé de son mobilier

Commençons par ce dernier point en nous focalisant sur les objets. En théorie, le contexte historique et géographique de Chtchoutchi semble être propice à la formation et à la préservation d'un site archéologique, ainsi qu'à son étude : il s'agit d'un camp subitement et complètement abandonné, dont tant la construction que l'abandon sont documentés et datés par des sources historiques. De plus, la situation du site, dans un environnement naturel à l'écart de toute habitation, peut laisser espérer une sédimentation des vestiges dans une configuration proche de celle de leur abandon. En réalité, force est de constater que tel n'est pas du tout le cas (voir le chapitre 14, qui décrit les dégradations ayant affecté les vestiges).

Essayons de traduire l'état actuel du site en termes archéologiques en nous concentrant sur le mobilier, un terme qui définit tous les artefacts, usuellement utilisés pour dater et caractériser la fonction d'un site archéologique. Dans le cas de Chtchoutchi, à l'exception d'une petite partie du mobilier architectural tel que les châlits des dortoirs, ou les cuves de la cuisine, l'immense majorité des objets liés à la vie du camp durant la période stalinienne n'est plus dans son contexte originel : soit les objets ont été emportés lors de l'abandon du camp ou plus tard (remploi, récupération de matériaux, conservation au musée de Nadym, etc.), soit ils ont été déplacés à l'intérieur du site. Dans l'espace du camp ou ses proches alentours, on a en effet retrouvé quelques objets disséminés, surtout des

ustensiles cassés (poêles) et des déchets (conserves, éléments de construction : fig. 2). Les baraques elles-mêmes ne contiennent plus d'objets ayant été utilisés ou conçus par les détenus, sauf ceux qui auraient été cachés sous les planchers, dans des recoins, ou enterrés dans des fosses dépotoirs.



Fig. 2. Bocal en verre et son opercule métallique retrouvés aux abords du camp (gauche) et clameaux en fer utilisés dans l'assemblage des charpentes (droite), retrouvés entre la baraque est (B4) et l'isolateur disciplinaire (B3).

Ainsi, les futurs archéologues qui les fouilleraient ne trouveraient-ils dans les couches de destruction des baraques qu'une infime part de l'assemblage qui s'y trouvait originellement. Si cet état de fait est le lot de la plupart des contextes archéologiques, il est ici compliqué par la présence de nombreux éléments provenant des réoccupations et visites du site après son abandon. En effet, la majorité des objets visibles dans les baraques sont ceux qui y ont été déposés relativement récemment par les visiteurs du camp : cigarettes, plastiques, monnaies, bouteilles, effigies (voir chapitre 16). Ce mobilier, comprenant de bons marqueurs chronologiques tels que les monnaies, se trouvera vraisemblablement conservé dans l'effondrement des baraques. Dans ce cas, la plus grande partie des objets retrouvés sera postérieure à l'utilisation des bâtiments et sans lien direct avec la fonction originelle de ces derniers. On constate ainsi qu'une faible fréquentation a presque totalement vidé le site de son mobilier d'origine, tout en y apportant un certain nombre d'objets. D'ici à ce que la stratification et donc le scellement des couches archéologiques soient achevés, cette tendance va certainement s'accélérer encore. Cela montre bien que même avec une réoccupation très limitée, il suffit d'actions épisodiques, sur quelques décennies, pour modifier totalement un faciès archéologique.

Une approche taphonomique de la destruction

Un autre élément de réflexion qu'offre à l'archéologue le site Chtchoutchi est la possibilité d'observer les différentes phases du processus de destruction et de sédimentation qui touche les bâtiments, les faisant passer de structures en élévation à vestiges enfouis³. Il est frappant de constater la préservation très variable des baraques qui composent le camp, alors qu'elles ont été abandonnées dans un état que l'on peut supposer homogène. Cela permet de restituer les étapes de destruction des bâtiments en observant les différents états simultanément visibles. Cette vision synchronique qu'offre le site est remarquable. Habituellement, l'intervalle entre l'enfouissement d'un site et sa fouille par les archéologues est tel que le temps estompe ces différences.

Les premières dégradations commencent peu après l'abandon du site : les éléments les plus fragiles que sont les carreaux des fenêtres se brisent et les premières récupérations de matériaux laissent pénétrer la pluie et surtout la neige à l'intérieur des pièces, ce qui a pour effet d'accélérer la dégradation des planchers. En outre, l'arrêt de l'entretien des drains provoque l'augmentation de l'humidité du terrain et accentue le pourrissement des substructions. L'effondrement des cheminées et des poêles, causé par le désagrègement du mortier qui assurait la liaison des briques, crée des ouvertures dans la toiture tandis qu'avec le temps, l'étanchéité de la couverture de tavillons diminue, ce qui provoque des infiltrations d'eau sur les faux plafonds. Les revêtements de chaux qui recouvrent les parements internes et externes des murs se détachent et révèlent l'isolation de terre.

Ces éléments combinés conduisent à une double sédimentation des parties basses. En effet, l'argile des murs, mais aussi le sable empilé comme isolant sur le faux plafond, se répandent sur le plancher et le recouvrent d'une couche de boue. En outre, la végétation et les moisissures altèrent les solives entre lesquelles ce même plancher s'effondre (fig. 3).



Fig. 3. Plancher du sas d'une baraque. Quelques lames ont été arrachées et laissent voir les solives. La couche de boue sur le plancher provient de l'isolation en terre des parois.

L'écroulement des poêles crée aussi une couche d'argile qui surélève le sol alentour. Ce double processus d'enfouissement, par le haut et par le bas, forme une succession de couches de terre et d'éléments organiques en décomposition, propice à la prolifération de mousses et de champignons durant les quelques mois d'été, qui accélèrent à leur tour la détérioration des éléments supérieurs.

En parallèle, les mouvements du sol, renforcés par les alternances gel-dégel, déstabilisent l'ossature des bâtiments. Les charpentes — construites de manière à économiser les matériaux, avec un minimum d'éléments de triangulation — sont particulièrement sensibles aux déformations du terrain. Cela favorise l'effondrement des toitures vers l'intérieur des bâtiments (baraque est : double page suivante), ou, plus souvent, selon leur axe longitudinal, les sections de la charpente s'abattant tels des « dominos » (bâtiment administratif est : fig. 4). Quant aux parois, le système de madriers en « pièce sur pièce à coulisse » forme des modules résistants, mais qui sont souvent entraînés dans l'effondrement des charpentes qu'ils soutiennent. Ces caractéristiques conduisent à l'affaissement des parois vers l'intérieur. Cette analyse architecturale, doublée de l'observation des structures déjà totalement effondrées, autorise ainsi à déduire la stratigraphie schématique d'un bâtiment à l'issue de son enfouissement (fig. 5).

Par comparaison, cela permet aussi de constater que les dégradations humaines constituent les principaux facteurs expliquant les différents états de conservation actuels, d'une construction à l'autre. Les facteurs naturels, quant à eux, affectent les bâtiments de manière identique, même si on peut noter quelques différences dues à l'exposition au vent ou à la présence d'arbres. Par exemple, l'effondrement des parois du bâtiment administratif ouest en direction de l'extérieur semble être le résultat du sciage intentionnel des poteaux d'angle, comme le suggère aussi le bon état de la toiture et de la charpente, simplement comme posées au sol (fig. 6). De même, la disparition complète du dortoir nord laisse supposer un remploi systématique de son élévation. On le voit, ce sont avant tout les actions anthropiques et surtout les prélèvements de matériaux qui modifient, accélèrent ou ralentissent le processus de destruction et d'enfouissement, ainsi que la quantité de matériel qui va former les couches archéologiques. Les mesures prises tout récemment pour préserver les vestiges jouent elles aussi un rôle : les bâches posées pour protéger le toit de l'isolateur disciplinaire et les nouvelles fenêtres installées sur ce bâtiment freinent sa dégradation (fig. 7), tandis que le prélèvement de son plancher en voie de décomposition protège les solives, mais retire du même coup le niveau de sol originel de la stratigraphie en formation.



Fig. 4. Vue extérieure du bâtiment administratif est (B8).

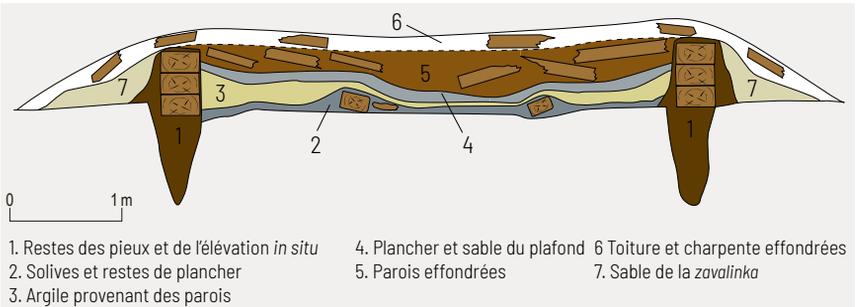


Fig. 5. Stratigraphie restituée des couches résultant de la destruction d'un bâtiment.



Fig. 6. Toit effondré du bâtiment administratif ouest (B7).







Fig. 7. Protection plastique installée à une fenêtre de l'isolateur disciplinaire (B3). En 2020, les plastiques ont été remplacés par des vitres.

Vers une étude des ruines modernes

Pour l'archéologue ou l'historien du bâti, l'étude de tels exemples modernes permet de restituer par la pensée les étapes de destruction et d'enfouissement qui aboutissent à la formation des éléments qu'il dégage⁴. Il peut comparer ces bâtiments en cours de « déconstruction » avec les vestiges qu'il trouve en fouille. À rebours de la réflexion archéologique habituelle, qui part de la fouille pour restituer une élévation dans son état initial, de telles enquêtes sur des vestiges en cours d'enfouissement invitent l'archéologue à tenter de prédire les propriétés stratigraphiques du futur gisement, à partir des caractéristiques architecturales, topographiques, environnementales et taphonomiques du site. Un tel exercice ne peut être que bénéfique pour l'archéologue. Plus largement, l'analyse incite à reconsidérer les phases d'abandon et de destruction des bâtiments, quelquefois délaissées, mais dont l'exemple de Chtchoutchi montre bien la complexité. Une restitution, aussi poussée que le permettent les sources concernant l'histoire post-abandon du site (réoccupations, squattages, visites, emplois, etc.), invite à envisager cette période de manière dynamique et à interpréter en conséquence le mobilier des couches de destruction et des dépôts qui les recouvrent. À ce titre, ces phases se révèlent tout aussi intéressantes et instructives que celle de la construction, ou que l'état de fonctionnement d'un édifice.

Plus généralement, ces dégradations sont aussi un témoignage tangible de l'impact du temps sur le site et sur les bâtiments. En plus de révéler l'histoire d'un lieu depuis son abandon, ces « traces du temps qui passe »

posent la question de la mémoire d'un site et des événements qui s'y sont déroulés. Considérer l'état actuel des vestiges, c'est aussi s'intéresser à l'image du site de Chtchoutchi qui s'offre aux visiteurs. Or les impressions que procure la vue des ruines du camp ne sont pas les mêmes que celles de la vision d'un baraquement restauré ou reconstruit à l'identique. À cet égard, il est frappant de constater à quel point le caractère délabré des vestiges s'impose lors des visites du site, jusqu'à faire inconsciemment part des représentations des camps du Goulag. Tel un palimpseste, cet « imaginaire des ruines » vient s'ajouter, se mêler aux différentes strates préexistantes de la mémoire des camps. Au risque de s'y substituer, à terme ?

Quelle mémoire archéologique ?

En revenant à l'idée proposée en début de chapitre, on peut se demander si, en l'absence presque complète de mobilier lié à la phase d'utilisation du camp et face à une architecture somme toute typique du Grand Nord sibérien, une étude archéologique future serait en mesure de reconnaître la nature pénitentiaire d'un tel site. Pour pouvoir répondre par l'affirmative, il faudrait évidemment connaître les méthodes et les compétences de nos lointains successeurs. Il faudrait également partir du principe que les vestiges parlent d'eux-mêmes et que l'archéologue, en même temps qu'il les dégage, découvre leur signification, indépendamment du contexte dans lequel cette découverte s'effectue, puisque « bonne fouille ne saurait mentir ». Or la question est autrement plus complexe, car l'interprétation des vestiges dépend non seulement de la part qui en a été préservée, retrouvée et identifiée, mais aussi de l'identité des chercheurs et de leurs conceptions culturelles (voir Olivier 2020, p. 162). Dans le cas qui nous intéresse, la présence de barreaux aux fenêtres et de clôtures qui délimitent l'espace du camp permet, aujourd'hui encore, de reconnaître la fonction pénitentiaire des lieux. Mais combien de temps ces caractéristiques seront-elles préservées, repérables et surtout interprétables ?

Cela pose de nouveau la question de la permanence de tels lieux. Quelle sera la place de ces sites et de leurs vestiges dans la mémoire du Goulag ? Se souviendra-t-on seulement de ces camps et de leur localisation, une fois que la toundra aura achevé de les ensevelir sous un tapis de mousses ? Ces considérations dépassent de loin le cadre de notre contribution. Cependant, force est de constater que les habitants et les autorités locales n'ont pas attendu que les archéologues statuent sur l'« archéologie » des vestiges pour investir les lieux. Qu'importe s'ils considèrent Chtchoutchi comme

un *site archéologique* ou non, les visites qu'ils y font et les projets de mises en valeur et de muséification qu'ils développent contribuent à construire et à faire vivre une mémoire du lieu. Ce faisant, ils façonnent aussi les vestiges, tentant de freiner leur disparation ou même d'en reconstruire une partie. Ils deviennent à leur tour acteurs de la formation du site archéologique, qui est en définitive autant un objet social qu'une entité taphonomique. Ce constat devrait encourager les archéologues contemporains qui s'intéressent à ces sites du passé récent, d'autant plus que, selon toute probabilité, les hypothétiques « fouilles de science-fiction » imaginées en préambule n'auront jamais lieu. Sans s'accaparer ces vestiges ni vouloir décider de leur sort, les archéologues devraient y porter leur attention pour ajouter leur voix aux différents discours qui composent la mémoire et l'histoire de ces camps. Nous sommes convaincus que les approches, questionnements et méthodes qui leur sont propres peuvent éclairer ce passé de manière complémentaire.

Notes

- 1 Voir les avis contrastés dans Olivier 2013 et Boissinot 2016; pour un bilan sur l'archéologie moderne, voir Hurard *et al.* 2014.
- 2 Pour l'emplacement et la numérotation des bâtiments, voir chapitre 5, fig. 5.
- 3 Pour une définition de la taphonomie archéologique et la présentation des méthodes, voir Bertran *et al.* 2017.
- 4 Pour d'autres d'études de destructions modernes dans des contextes différents, voir par exemple Dawdy 2006 et Friesem *et al.* 2014.

Bibliographie

Bertran *et al.* 2017 = P. Bertran - J.-G. Bordes - D. Todisco - L. Vallin, « Géoarchéologie et taphonomie des vestiges archéologiques : impacts des processus naturels sur les assemblages et méthodes d'analyse », in J.-P. Brugal (éd.) *TaphonomieS. Ouvrage du Groupement de recherches « Taphonomie, Environnement et Archéologie »*, Paris 2017, p. 123-156.

Boissinot 2015 = P. Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris 2015.

Boissinot 2016 = P. Boissinot, « Ce que le passé récent et l'actuel font à l'archéologie », in *Du silex au gobelet en plastique : réflexions sur les limites chronologiques de l'archéologie*, Bordeaux 2016, p. 35-50.

Dawdy 2006 = S. L. Dawdy, « The Taphonomy of Disaster and the (Re)Formation of New Orleans », *American Anthropologist* 108, 2006, p. 719-730.

Flutsch 2002 = L. Flutsch, *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.*, Gollion 2002.

Friesem *et al.* 2014 = D. L. Friesem – G. Tsartsidou – P. Karkanias – R. Shahack-Gross, « Where are the roofs? A geo-ethnoarchaeological study of mud brick structures and their collapse processes, focusing on the identification of roofs », *Archaeological and Anthropological Sciences* 6, 2014, p. 73-92.

Hurard *et al.* 2014 = S. Hurard – Y. Roumégoux – D. Chaoui-Derieux, « L'archéologie à l'épreuve de la modernité. De l'opportunisme à la maturité », *Les Nouvelles de l'archéologie* 137, 2014, p. 3-9.

Olivier 2013 = L. Olivier « The business of archaeology is the present », in A. Gonzalez-Ruibal (dir.), *Reclaiming Archaeology. Beyond the Tropes of Modernity*, Londres & New York 2013, p. 117-129.

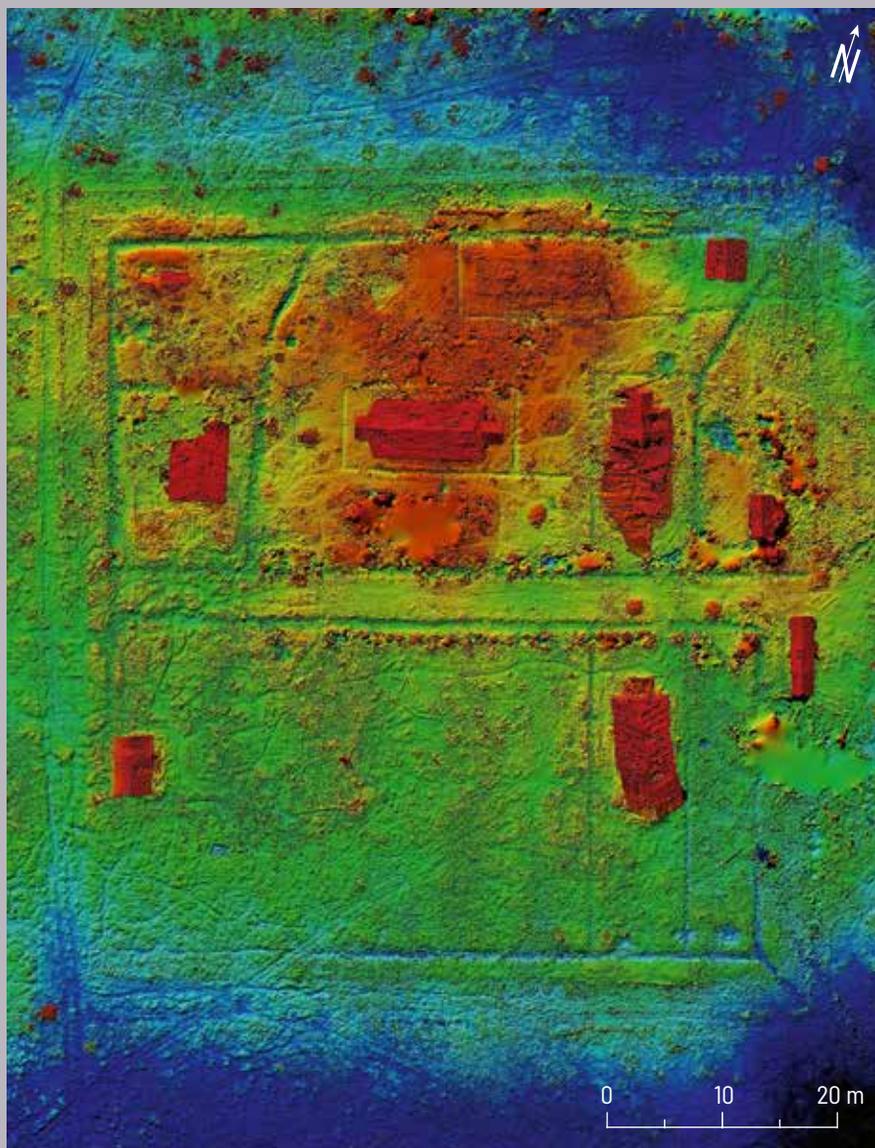
Olivier 2020 = L. Olivier, « Interpreting Archaeological Evidence in the Anthropocene. Incidentalness and Meaning », *Cambridge Archaeological Journal* 30, 2020, p. 160-163.

Méthodes employées lors de la campagne de relevés du camp 93 (été 2019)

Lors de la préparation de la campagne de relevés, la question s'est posée du choix des méthodes les plus appropriées, compte tenu de l'état des vestiges, du temps disponible et des effectifs restreints (trois semaines à cinq personnes, dont plusieurs novices en archéologie), ainsi que des conditions de l'expédition. Comment concilier ces données avec l'exigence de produire une documentation exploitable et la nécessité d'avoir le moins d'impact possible sur ces vestiges fragiles ?

Le choix s'est porté sur une approche essentiellement non invasive, privilégiant la prospection intensive et le relevé de l'état actuel du site. Une première campagne préliminaire de trois jours a permis d'effectuer un relevé photographique au drone, utilisé pour produire une orthophotographie, un modèle numérique du terrain (fig. 10) et de disposer d'un plan de la zone d'étude. Lors de la principale campagne de terrain, l'équipe a tout d'abord effectué une prospection intensive de la surface du camp et des abords de la voie. Chaque objet, structure ou bâtiment observés a été enregistré, localisé sur le plan et photographié, au moyen d'une application fonctionnant sur tablette, mise au point pour des chantiers archéologiques en Grèce et adaptée pour l'occasion (iDig). Les bâtiments ont fait l'objet d'un relevé en plan, d'une description des techniques de construction employées ainsi que d'une saisie des structures et objets s'y trouvant. De petits nettoyages et sondages localisés ont aussi été menés pour comprendre l'implantation des fondations et permettre le relevé de structures déjà partiellement enfouies (bassin, ponts, miradors, barrières effondrées, etc.). Deux coupes stratigraphiques ont été réalisées dans l'allée centrale et à l'extérieur d'un bâtiment afin de situer le niveau de circulation lors de l'occupation du camp. La visite de plusieurs autres camps du chantier 501 a permis de mettre en perspective et de comparer les vestiges découverts à Chtchoutchi. Loin d'être achevé, le travail pourrait se poursuivre, tant à Chtchoutchi que sur d'autres camps.

Fig. 10. Modèle numérique de terrain du camp 93, juin 2019. L'image permet de repérer des éléments cachés par la végétation, comme les drains, ou l'emplacement de bâtiments disparus (B14, B15).



Élévation relative

